

Michel Lord

Sortie 182 pour Trois-Rivières

Récits de disparitions,
catastrophes et mille merveilles



Les Éditions de La Grenouillère

Sortie 182 pour Trois-Rivières

DU MÊME AUTEUR

- Brèves implosions narratives. La nouvelle québécoise 1940-2000*, essai, Québec, Nota bene, collection Sciences humaines, Littérature, 2009.
- La logique de l'impossible. Aspects du discours fantastique québécois*, essai, Québec, Nuit blanche éditeur, collection Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécois de l'Université Laval, série Études, 1995.
- En quête du roman gothique québécois (1837-1860). Tradition littéraire et imaginaire romanesque*, essai, deuxième édition, revue et corrigée, Québec, Nuit blanche éditeur, collection Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), Université Laval, série Études, 1994. [Première édition: Québec, Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), Université Laval, collection Essais, n° 2, 1985]
- Miron ou la marche à l'amour. Essais*, avec Cécile Cloutier et Ben-Z. Shek, Montréal, l'Hexagone, 2002.
- La nouvelle québécoise au xx^e siècle. De la tradition à l'innovation*, essais (sous la direction de Michel Lord et André Carpentier), Québec, Nuit blanche éditeur, 1997.
- Les ailleurs imaginaires. Les rapports entre le fantastique et la science-fiction*, essais, sous la direction d'Aurélien Boivin, Maurice Émond et Michel Lord, Québec, Nuit blanche éditeur, 1993.
- Éclats. Nouvelles*. Collectif, sous la direction de Michel Lord, Collège universitaire Glendon, Université York, 1993.
- Boivin, Aurélien, Maurice Émond et Michel Lord, *Bibliographie analytique de la science-fiction et du fantastique québécois (1960-1985)*, Québec, Nuit blanche éditeur, collection Bibliographies des Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ), Université Laval, 1992.
- Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine*. Introduction et choix de textes par Michel Lord, Montréal, BQ, collection Bibliothèque québécoise, Littérature, 1988.

Michel Lord

Sortie 182 pour
Trois-Rivières

Récits de disparitions,
catastrophes et mille merveilles

Les Éditions de La Grenouillère

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Sortie 182 pour Trois-Rivières / Michel Lord.

Noms : Lord, Michel, auteur.

Description : Mention de collection : Vécu | Nouvelles.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200086391 | Canadiana (livre numérique) 20200086405 | ISBN 9782924758526 (couverture souple) | ISBN 9782924758502 (PDF)

Classification : LCC PS8623.O7353 S67 2020 | CDD C843/.6—dc23

—

Les Éditions de La Grenouillère remercient la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son soutien financier.

—

Éditeur : Louis-Philippe Hébert

Éditeur conseil : Gaston Bellemare

Mise en pages : Édiscript enr.

Photographie de l'auteur : collection privée

—

Les Éditions de La Grenouillère

C.P. 60102

Bureau de poste Saint-Denis

Montréal (QC) H2J 4E1

www.delagrenouillere.com

lpheiteur@hotmail.com

—

Bien que rappelant des faits vécus, les noms, les lieux et les événements évoqués dans ce livre ont pu être modifiés pour protéger la vie privée ou l'identité des personnes. Si cela se présente, les produits ne sont mentionnés qu'à titre fictif et les marques de commerce nommées appartiennent à leurs propriétaires respectifs. La mémoire pouvant parfois jouer de vilains tours, l'auteur demande à l'avance de lui pardonner si les faits, les personnes ou leur interprétation lui font défaut.

—

Dépôt légal, troisième trimestre 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© Les Éditions de La Grenouillère, 2020

ISBN 978-2-924758-52-6 (version imprimée)

ISBN 978-2-924758-50-2 (version PDF)

Les années tremblent devant nous,
comme un pont métallique long-
temps après qu'un grand train a
passé.

JULES ROMAINS,
Les hommes de bonne volonté

Avant-propos

La vie est pleine de vide, c'est bien connu. Plus vide que pleine, c'est certain. Parfois, on sent que c'est le contraire, la vie se montrant pleine, comme gonflée de souvenirs inspirants, même quand ils sont lourds, douloureux. Ce qu'on laisse derrière nous, comme dans le sillage d'un navire à la dérive, a de quoi nous retenir quand on se met à se remémorer ces instants de vie qui ont fait partie de notre être le plus intime, mais qui ne sont plus retenus que par un mince filet de pêche. On se rattrape comme on peut. Et on trouve un petit poisson ou une grosse baleine. On peut faire comme si on se rendait hommage, comme si on était tout autre, un personnage qu'on aurait connu, puis remplacé dans sa chair même. Nous sommes tous l'*alter ego* de nous-mêmes et d'un autre qu'on peut ignorer ou dont on veut percer le mystère. Écrire sert un peu à ça, non ?

Est-ce que je pense à ces choses parce que je viens de lire le *Discours de réception à l'Académie française* que Paul Valéry a prononcé en 1927 ? Un hommage à son

prédécesseur, son *alter ego* chez les Immortels, Anatole France, que j'ai fait mien en avalant tout ce que j'ai pu trouver de lui il y a quelques années, cinq mille pages au moins. Il y a de quoi rester humble quand on se regarde lire ainsi et écrire à la suite de cette expérience. Valéry fait de France un exemple de clarté dont les « romans, qui sont bien plutôt des chroniques d'un monde dont il n'a pas laissé de faire paraître tout le mépris qu'il en concevait facilement, sont écrits dans le ton de l'ironie classique qui lui était une manière naturelle, et comme instinctive de s'exprimer ». Pourrait-on en dire autant de Céline dont je suis en train de lire *Féerie pour une autre fois*? De manière différente, sans doute. Et le mépris de Flaubert pour son époque? Dire que je déteste tout autant la mienne serait un euphémisme, mais bon, qui suis-je? Comme l'amoureux exploré de « Sérénade » de Verlaine, j'écris *du fond de ma fosse avec ma voix aigre et fausse*.

Pour emplir les vides de la vie, on écrit quand on le peut, comme on le peut. France est clair et limpide, Céline part en vrilles. Moi, je ne sais trop comment encore, mais je sais que j'ai tardé. Les premières joies de la création me sont venues des petits poèmes que j'écrivais en Belles-Lettres spéciales au Séminaire de Trois-Rivières. Le père franciscain qui donnait le cours de poésie avait même lu en classe un des miens qu'il considérait comme un des meilleurs de la classe. Pas étonnant, car j'avais encore des relents de foi. Je m'y lamentais en ces termes: « À quand mon Dieu la plénitude? » On voit le genre pieux? Non, pas vraiment, car je ne l'étais déjà plus à cet âge encore tendre pourtant où je ne voyais plus rien venir des cieux, dorénavant évidés de toute magie divine. Plutôt un cri du cœur mon poème, qui en appelait sans doute au comblement de

ce vide. Je désirais une plénitude. Fallait être naïf. Idéaliste surtout. Mon petit poème et quelques autres avaient pourtant été retenus pour une publication de nos jeunes œuvres, *Avant-dire*, aux éditions du Bien Public, dirigées alors par Clément Marchand, d'illustre mémoire, et décédé en 2013 à l'âge de 100 ans. J'ai toujours ce petit livre à couverture verte, plutôt broché que relié, tout mince, mais qui témoigne de mes ambitions à quelques années seulement de ce qui deviendra mon grand naufrage peu de temps après, celui d'une commune de hippies à Québec. Mais au séminaire, je tirais vanité de cet exploit littéraire dont la modestie ne peut être dépassée. *Vanitas vanitatis!* Rien ne peut nous empêcher de rêver à de grandes choses, même à partir de ce qui peut sembler insignifiant.

Il faudra attendre quelques décennies avant que je publie essais, études arides et quelques rares nouvelles bien brèves ici et là dans la revue *XYZ* fondée en 1985 par mon ami Gaëtan Lévesque, qui m'avait demandé de me joindre à l'équipe peu longtemps après sa fondation. Et cette aventure continue au-delà de la mort du cher Gaëtan qui signait toujours humblement g et qui s'effaçait derrière ceux qu'il publiait avec amour.

Avant de prendre ma retraite, je me réjouissais de ne plus avoir à publier des études indigestes, qu'avaient nécessitées les besoins de la carrière de professeur d'université, agrégé, puis titularisé. Écrire et publier toutes ces choses auront été ma manière de combler le vide, en le remplissant d'articles et de livres issus de lectures, dont celles de la cinquantaine de recueils de nouvelles québécoises chaque année pendant quatre décennies, tantôt pour *Lettres québécoises*, tantôt pour la revue *University of Toronto Quarterly*. Pendant ces décennies, j'ai fait paraître

des comptes rendus à la tonne et des études littéraires qui se voulaient scientifiques. Je n'en tire aucune gloire, n'ayant fait que mon devoir, avec passion parfois il faut le dire, l'écriture de ces ouvrages faisant partie de ce qui me comblait le plus dans la carrière, l'enseignement m'ayant toujours été un peu pénible, quand on pense que j'ai essayé de former à l'Université de Toronto des hordes d'étudiants anglophones ou allophones venus du monde entier, à qui, au cours des ans, pendant un quart de siècle, j'ai enseigné, et qui devenaient de plus en plus déconnectés des livres, mais bien branchés sur leurs appareils comme des robots attelés à des machines plus brillantes qu'eux. Dire que j'aime mon époque, c'est peu dire.

Maintenant que je me suis mis à l'écriture « fictive », disons narrative et autobio..., je me permets de verser baume et venin sur mon passé, mon présent, pour la plus grande gloire... de rien. Juste comme ça, sans avoir de plan précis, comme pour ce texte improvisé, sans vouloir faire ma *Comédie humaine* ou mes *Rougon-Macquart*, ou mon petit Anatole France, ma *Recherche du temps perdu*, oui mais, un nuage passe et un gros, mon petit Jacques Ferron dans son *Arrière-cuisine*, mes *Originaux et détraqués* à moi, ou pour traduire, à l'instar de Gabrielle Roy, mes *détresses* et mes *enchantelements*, ne me trouvant pas le génie, tant s'en faut, de ces monstres sacrés. Allez, ce ne sera pas mon *Voyage au bout de la nuit*, même si, côté style, ce n'est pas l'envie qui manque. Ni l'ambition, mais je me trouve chanceux d'avoir cette énergie qui me pousse à rédiger, après tous ces empilements de récits vénérables, ces tout petits fragments narratifs à travers lesquels je rends compte à ma façon des beautés et des laideurs du monde qui a été le mien et qui continue de l'être en ce siècle de misère.

L'ÉCOLE CHAPAIS

CAP-DE-LA-MADELEINE, DÉBUT DES ANNÉES 50

Cinq ans et demi... en 1954. C'est l'âge que j'avais en cette première heure de classe. Soixante ans plus tard, je me rappelle avec acuité certains moments de cette première journée qui bouleverse ma vie, mais à peu près rien de ce qui vient avant, ayant baigné tout ce temps préhistorique dans le bonheur de l'amour maternel, attaché à ses jupes, mais détaché du monde cruel, baignant dans « le chant des oiseaux, le vent... », dans le prolongement béat de l'espace amniotique. En ces temps immémoriaux, nous devons avoir six ans pour être admis à l'école, mais je les aurai en janvier, au milieu de l'année scolaire. Comme je ne suis ni manchot ni sot, me voilà dans une petite classe de l'école Thomas-Chapais, dans la ville sainte, ou presque, ou plus, dans la ville mariale du Cap-de-la-Madeleine, comté de Champlain, dans cette *province* de Québec, dont je détestai tant l'esprit provincial quelques années plus tard. Pas le provincialisme calme et serein du Cap, mais de la *province qui veut rester provinciale* et que Jacques Ferron m'apprendra autour de la fatidique année 1970 à prendre

avec les pinces rougies d'un maréchal-ferrant rageur et enragé. Je suis encore loin de cette conscience politique. Plutôt endormi même. Endormi dur, mais dans la douceur d'une vie sans histoire... ni littérature. Comme une créature indigne de l'ignoble *Rapport Durham*...

Dans la maison familiale, aucun livre, mais une paix ouvrière dans la rue Boucher, rendue plus tard à sa pleine dignité de rue Pierre-Boucher, dit de Boucherville, fier citoyen de Trois-Rivières, cité de Laviolette, à qui ma rue doit tout son modeste prestige, elle qui a une dizaine de maisons de part et d'autre de ses trottoirs, à partir de la rue Thibeau, et qui se jette brusquement, tout d'un jet dans la forêt boréale au bas de la côte qui la termine et du grand pit de sable qui la borde, jusqu'au Saint-Maurice. C'est la jungle pour moi, qui pouvais ainsi jouer à Tarzan en vélo ou à pied, en pleine Mauricie d'avant le Déluge bitumineux. À mon grand désespoir, cette rue sera entièrement rasée vingt ans plus tard pour faire place à l'autoroute 40, nommée un temps d'après un certain pape venu nous voir au Sanctuaire Notre-Dame-du-Cap, puis plus heureusement du nom du grand Félix Leclerc de La Tuque. La Mauricie a des héros qui n'ont rien à envier à Rome. Quand ils ont commencé à culbuter la terre paternelle, j'ai pleuré le saule déraciné, planté quand j'étais encore écolier. Pleuré aussi le pommier qu'on se disputait sous la clôture pour savoir s'il serait du côté des Drolet ou de chez nous. Peine perdue... Lui aussi a disparu avec le reste. Le temps balaie mon passé. La mémoire en garde des lambeaux.

Un beau matin de septembre 1954, me voilà dans cette première classe, éberlué, si naïf, si timide, ce que je resterai longtemps, à moitié bègue, nerveux comme dix chats,

jusqu'à ce que la volonté me mette enfin sur les rails. Dur roman d'apprentissage en son aube.

L'école est située à une dizaine de minutes de marche de la maison paternelle, mais je dois passer, si je veux éviter de prendre le viaduc qui mène à la rue Radnor, par un boisé en friche, passablement déboisé, et franchir une voie ferrée où, pour ne pas me faire écraser, je tenais à la vie, allez, je guettais les trains venant de Québec ou de Montréal. Le maigre boisé donnait sur une cour industrielle asphaltée, huileuse, horrible, remplie de camions. La laideur nord-américaine incarnée, que déjà j'abhorrais. Faut dire que le retour avait son agrément en ces premiers temps de la télé. Nous n'en avions pas encore à la maison, et je raffolais des dessins animés dont je pouvais jouir, tout yeux ébahis sur le petit écran de l'époque, au restaurant du coin, à deux pas de l'église Saint-Odilon. Déjà, sans le savoir, je suis cet être à la sensibilité d'artiste, à fleur de peau, qui va bientôt découvrir pêle-mêle les Beatles, Piaf, Brel, Ferré, Philippe Clay, Bach, Haendel, Mozart, Beethoven, Brahms, Mahler, Prokofiev, Stravinski, et tous ces auteurs, dont Flaubert le magnifique, qui arrivera bientôt pour parfaire mon éducation sentimentale, mais surtout littéraire. Une éducation bien maigre, si j'essaie de me rappeler peu ou prou ce que j'ai appris à l'école Chapais.

Arrivé sans aucun bagage, né dans un monde, une maison sans aucun livre, j'ai de la chance : ma mère comprend assez vite mon appétit de lecture, car je ne tarde pas à aimer dès les premières années du cours primaire ce qui fera le bonheur de ma vie, les livres, et elle m'abonne aux merveilleuses revues de BD belges et françaises, dont les extraordinaires *Tintin* et *Spirou*. Elle m'achetait aussi les vendredis soirs de magasinage sur la rue des Forges, des albums *Tintin*

et Milou de Hergé, dévorés avec un plaisir incommensurable le samedi matin au saut du lit. Et encore...

Mais c'est déjà loin de cette première journée de classe à Chapais. Surréaliste en un sens, car je me rappelle surtout d'un élève qui s'est retrouvé sous son lourd pupitre, je me demande encore comment. Pourtant, l'image me reste imprimée dans une couche secrète de mon cerveau. Le reste baigne dans un mélange de flou et d'images vives. Comment oublier l'incendie de l'église paroissiale en deuxième année (occasion, dans les jours qui ont suivi, d'explorer des ruines pour la première fois de ma vie), une église de papier brique, de fils de pauvres ouvriers que nous étions, qui sera remplacée par une presque cathédrale, à nos yeux du moins, le curé Milo étant assez mégalomane, aimant statues, chromos, et préférant au noble orgue à tuyaux un horrible orgue électronique plus trémulant que chantant.

Comment oublier les séances de la récréation. Ah ! ces récréations ! De la souffrance pure, digne des premiers martyrs chrétiens. Jouer au baseball à Chapais ! Plus tard, au début des années 60, au hockey au Séminaire Saint-Antoine, alias le collège séraphique des Franciscains de Trois-Rivières. Pour moi, fort pieux et jeune croisillon, petit soldat du Christ, chevalier errant à la jolie figure, mais triste rongeur de balustre, il y avait de quoi accéder à la sainteté tant le baseball correspondait pour moi aux supplices infligés aux premiers chrétiens. À Chapais, aucune échappatoire, que des souffrances de jeune Werther avant la lettre, goût du suicide en moins, mais au collège, je saurai me réfugier en classe de syntaxe dans les toilettes du pavillon de l'Alverne, pour lire le temps que durait la partie abhorrée, honnie, vomie de hockey. Au moins, je

n'avais pas du tout honte à patiner sur la bottine, comme on disait, la honte du collègue. Étonnamment, des décennies plus tard, vers la fin du siècle, promu professeur de littérature, je patinais comme un pro sur le canal Rideau à Ottawa, comme si j'avais fait cela toute ma vie. Allez savoir...

Cela pour dire que parti de rien – ma mère adorée avait peu étudié, mon père beaucoup plus, mais pas assez, passé d'ouvrier à la Reynolds Aluminium – qui l'a rendu un peu dur d'oreille – à agent d'assurances, presque bourgeois, fréquentant le grand patron –, je ne comptais que sur mes ressources, ma volonté (de puissance, bonjour Nietzsche) que je ne savais pas si grande à l'époque, mais qui l'était (j'avais horreur de l'échec, j'étais déjà *humain, trop humain*).

Je n'avais encore rien lu qui vaille avant cinq ans, et je ne devais découvrir, halluciné par les murs de livres, la bibliothèque de la ville de Trois-Rivières qu'au début de l'adolescence. Je me rappelle que peu après les sept années de mon passage presque à vide à l'école Chapais, j'arpentais les couloirs souterrains de la bibliothèque du Séminaire Saint-Antoine, aujourd'hui le site de l'UQTR, les premiers jours où on m'a littéralement jeté – mais je l'avais voulu, ce qui ne voulait pas dire que je n'en souffrais pas – un dimanche de septembre 1961 sur ce campus alors tout neuf – jouxtant le terrible village de tôle de Trois-Rivières, avec ses cabanes invraisemblables – où les fenêtres misérables laissaient entrevoir de grands écrans de télévision, encore rares chez les miséreux, et dont de rutilantes Cadillac enjolivaient les devantures. Ce campus des Franciscains ne devait durer que le temps des roses, anéanti par la Révolution tranquille et le Rapport

Parent, qui proposait l'abolition de l'ancien Département de l'instruction publique et la création du ministère de l'Éducation. La tôle ignoble du pauvre village et les riches humanités avoisinantes allaient s'engouffrer ensemble dans un même glissement de terrain et mener le Québec vers les jours tantôt lumineux, tantôt sombres de sa destinée de toujours province.

Avant cette désespérance sociale et politique, la petite école préfigure en partie la suite des choses, mais en représente aussi le contraste. Sorte de *no man's land*, le terrain de jeu qui entoure l'école comme un fer à cheval est peu asphalté, surtout en terre battue, idéale pour le fameux baseball tant détesté. Pas un arbre, un désert désolant qu'on s'empresse de quitter et qu'on ne se presse pas de retrouver tous les petits matins. L'église de la paroisse Saint-Odilon, bientôt reconstruite à grands frais, est juste de l'autre côté de la rue. Je serai tellement pieux, assistant à une messe basse presque chaque matin, que ma mère rêve déjà de me voir père Franciscain le jour où j'annonce à mon père – qui me demande comme à un petit homme de 12 ans que j'étais – ce que je voulais faire après ma septième année : aller, dis-je sans hésiter, passer les tests de classement au séminaire Saint-Antoine. C'est le frère Léonce – portier, convers à l'ancien collègue séraphique de la rue Saint-Maurice et gardien de la crypte du bon père Frédéric, vénéré par ma grand-mère Lord, absolument certaine qu'il avait vu la statue de la vierge Marie du vieux Sanctuaire du Cap ouvrir ses beaux yeux de plâtre –, c'est ce bon frère Léonce qui m'avait donné cette idée – qui m'avait ouvert les yeux – un jour qu'il passait pour la fameuse *quête au beurre* franciscaine chez mes grands-parents Perron à Saint-Adelphe, où je jouissais, paresseux,

de mes étés au milieu des poules, des vaches que grand-papa me demandait d'aller chercher à cinq heures du matin (« Va cri les vaches, Michel » – je n'avais pas le temps de me vautrer longtemps dans mon lit comme Gargantua, qui deviendra mon ami quinze ans plus tard), mais je me livrais à des séances de roulage dans le foin de la grange, et à l'exploration de la belle campagne d'alors par-delà le beau pont couvert un peu décrépît, autre grand disparu, remplacé par du béton armé, sans âme, puis vers l'hôtel de mon oncle Odilon Carpentier.

Au terme de mon long passage, de mon septennat – interminable comme un mandat à la présidence française – à l'école Chapais, l'image, l'idée du cours classique brillait alors dans mon esprit d'enfant déjà ambitieux et affamé de savoir, de livres, d'histoire. Pourtant, j'avais passé sept ans à l'école Chapais, années ponctuées surtout de rassemblements dans le gymnase où, chaque matin, le directeur, gros frère de Saint-Gabriel, nous faisait chanter le *Ô Canada*, avant de nous laisser nous disperser dans nos classes où, à moitié éveillés, nous attendaient les fruits de la connaissance, surtout les mystères de la religion enfin révélés (un Dieu en trois personnes, où est le ciel? en haut, l'enfer? en bas). Il y avait tout de même du bon : la grammaire apprise à la dure, comme les tables des multiplications, bientôt celle des éléments de Mendeleïev, tout cela par cœur, ce qui aidera notre génération à avoir de la mémoire... (« je me souviens », tu parles!) et surtout à s'empresser de tout oublier entre deux élections.

Mais moi, à peu près le seul dans toutes mes classes qui lisait, ce qui s'appelle lire, j'avais beaucoup de choses à apprendre et à retenir. Ces choses se trouveront autant dans les livres que dans la lecture du monde, dans ma simple

Table des matières

Avant-propos.....	9
L'école Chapais.....	13
Un ange dans nos campagnes.....	21
Une vie sens dessus dessous.....	26
Jonathan ou la vie d'artiste.....	33
Pierrot Larouche.....	37
L'amour, ah ! l'amour !.....	40
Jacques Piette.....	44
Marie-Thérèse Chauvet, dite Sleepy la Goune.....	48
<i>Mainmise</i>	60
Entre Sanctuaire et Cathédrale.....	63
Une longue errance estudiantine.....	69
Soutenir une thèse.....	75
Louis Nomois.....	78
Louise Audet.....	83
Gaby Gobineau.....	86
Autour des chats.....	89
Le professeur Maurice Lemire.....	96
Denis Drolet.....	100
Le colonel Parent.....	103
Retour dans ma cave.....	107
<i>Ite missa est</i>	114
Mes oncles Lord.....	118
Metz.....	122
L'hôpital Cloutier.....	126
La tempête du siècle.....	129
Les Îles-de-la-Madeleine.....	132
Lorraine Sylvain.....	137
La honte du mouchard.....	141
Ma mère.....	148
Adrien Thério.....	152
Un incendie rue d'Aiguillon.....	156
Mon père.....	161
Robert Yergeau.....	168
Pages de journal intime.....	171
Longtemps, longtemps... ..	175
Petit poème en (p)rose.....	179
Alphonsine Trudel.....	182
Entrer dans la fiction.....	186
Un étrange Survenant.....	190
Un petit chat.....	195

Sortie 182 pour Trois-Rivières

a été achevé d'imprimer à Gatineau

sur les presses de l'imprimerie Gauvin

en août deux mille vingt

pour le compte des Éditions de La Grenouillère.

Venus d'un désir de revivre des événements qui ont marqué son existence, ces récits, tantôt dramatiques, tantôt tragiques, racontent les disparitions, catastrophes et mille merveilles vécues par un Québécois de Trois-Rivières né au milieu de la Grande Noirceur.

De la petite école Chapais du Cap-de-la-Madeleine, qui fait maintenant partie de Trois-Rivières, à l'Université de Toronto, les parcours ont été nombreux, sinueux, labyrinthiques avec leurs beaux moments de bonheur familial, scolaire et académique, amoureux, amical et leurs grands moments de malheur liés à la perte d'amis chers, à des trahisons, à des échecs politiques, à des déceptions nationalistes.

Toutes ces aventures qui marquent un être humain et ceux qui l'entourent sont relatées avec humour, parfois avec nostalgie, mais jamais l'auteur ne manque de cette belle élégance qui a pour nom générosité. Parce qu'il ne veut pas oublier ce qui lui a permis de transcender toutes les vicissitudes de la vie : la littérature et la musique, deux grandes éducatrices, ses deux immenses consolatrices.

Ces récits offrent le portrait fragmenté de la vie d'un homme à la fois porté, ballotté par son époque et en révolte contre elle.



Né en 1949 à Trois-Rivières d'une famille peu fortunée, Michel Lord complète avec succès une maîtrise et un doctorat en littérature québécoise à l'Université Laval et fait son chemin. « Le p'tit gars de Trois-Rivières » est aujourd'hui professeur émérite à l'Université de Toronto. Chroniqueur à la revue *Lettres québécoises* pendant près de 40 ans, membre du collectif de XYZ. *La revue de la nouvelle*, il est directeur adjoint de la revue *University of Toronto Quarterly*, et responsable de l'édition en langue française.